



Sous-lieutenant Ferdinand OUDOUL

DU 133^e D'INFANTERIE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, CROIX DE GUERRE

tué à l'ennemi le 7 mai 1916

à la Chapelotte (Vosges)



Ferdinand Oudoul était originaire d'Allanche (Cantal) où il était né le 4 juin 1890.

Entré à Sainte-Marie en 1901, il y avait fait de très brillantes études, et en était sorti en 1908 pour suivre la carrière du Droit. Après avoir obtenu le diplôme de docteur, il était resté fixé à Paris où il s'était fait inscrire au Barreau de la Cour d'appel.

La mobilisation l'envoya au bout de peu de temps à Saint-Maixent, où il passa quatre mois comme élève-officier. Là, comme partout, il fut un modèle pour tous, se faisant apprécier et aimer

universellement. Nommé sous-lieutenant au terme de son stage, il était envoyé sur le front au 133^e régiment d'infanterie.

Au régiment, il continua à être un « sympathique » dans toute la force du terme tout en s'acquittant scrupuleusement de ses devoirs de chef. « Ses camarades s'honoraient d'être ses amis, nous raconte l'un d'eux, et ses hommes avaient en lui une confiance aveugle... Quel merveilleux officier il faisait, et comme en peu de temps il avait su s'imposer !.. Son solide moral, sa confiance inébranlable, son courage calme, son bon sourire, sa gaieté communicative réconfortaient ceux qui l'entouraient. ».

Ses convictions chrétiennes, solidement ancrées, surtout ne l'abandonnaient pas, et il les manifestait sans forfanterie, mais aussi sans faiblesse. En 1916, il se trouvait en congé dans sa famille pour les fêtes pascales. A la première messe du jour de Pâques, ses compatriotes virent, non sans édification, le jeune officier s'approcher en uniforme de la table sainte et communier avec une ferveur de collégien.

Dès le lendemain il regagnait son poste au front : nul de ceux qu'il laissait derrière lui ne devait le revoir.

Le 7 mai il était en plines Vosges, avec son cher 133^e qui gardait le secteur de la Chapelotte. Vers les 14 heures un violent bombardement était déclenché sur sa position. Insouciant du péril pour lui-même, mais prudent pour les autres, Ferdinand Oudoul, faisait mettre ses hommes à l'abri, quand soudain un éclat d'obus l'atteignit en pleine poitrine et le tua net.

« Sa mort fut unanimement déplorée, car il était de ceux qu'on n'oublie pas, écrivait quelques jours après, le sous-lieutenant Gouguet, son camarade de compagnie.

Ses chefs s'empressèrent de lui décerner cette belle citation :

« Chef de section de très grand mérite, a rendu en tout temps les plus grands services et fait montre d'une réelle bravoure. Mort pour la France le 7 mai pendant un bombardement alors que, insouciant du danger, il s'efforçait de mettre ses hommes à l'abri. »

A Allanche, la douleur fut générale. A l'office célébré presque aussitôt après le douloureux évènement, une foule recueillie et priante attestait la part prise par ses concitoyens au deuil poignant de sa famille.

A cette époque même, le beau-frère de Ferdinand, le docteur Fontanier, d'Allanche, médecin aide-major aux armées, recevait

la croix de guerre avec palmes pour sa belle conduite devant Verdun. Lui aussi avait prouvé qu'il était digne de compter parmi la famille d'un héros.

Ferdinand Oudoul était le compatriote d'un autre ancien de Sainte-Marie le maréchal des logis Charles Bonnet tombé au début de la guerre. Tous deux rêvaient d'apostolat social au milieu de leurs compatriotes. L'influence heureuse que l'un et l'autre eussent exercée, vivants, à Allanche, ils l'exerceront, morts, car le souvenir de leurs jeunes existences consacrées au culte des hautes vertus et du devoir envers la Patrie, rempli jusqu'au suprême holocauste, est de ceux qui ne s'effacent point et qui agissent sur les âmes même parfois à leur insu.

